Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 46

Artikel: Y s'y connaît
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203781

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une année plus tard, il recevait de sa cliente un faire-part lui annonçant qu'elle reconvolait.

Une légende. — Mme Raffut à son mari :

— Est-ce vrai, Etienne, que les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires ?

— Ah ! ouah ! ils trouvent seulement le temps plus long.

Une vie sans mesure. — Deux consommateurs se plaignent à un cafetier qu'il manque une goutte au demi-litre de nouveau qu'ils ont demandé.

— Regardez voir, monsieur, le vin ne va pas seulement jusqu'à la marque.

— C'est vrai. Je vous demande pardon. Mais voyez-vous ce nouveau est si violent qu'il fait monter la marque.

A vous, maintenant, M. Lugeon.

Vendredi dernier — pas hier; il y a une semaine — nous recevions de Gryon le télégramme que voici :

« Rédaction *Conteur Vaudois*,
» Lausanne

» Commencé hier descente du bloc Juste Olivier. Arriverons demain village. Montez. »
(Signé) *Amiguet.*

Comme nous ne pouvions malheureusement monter — ce n'est pas que le désir nous en manquât, oh non ! — nous nous sommes associés en pensée à la joie de nos amis de Gryon et y avons été aussi de notre télégramme :

« Amiguet, député, Gryon,
» Bonne fête ! Vive Olivier ! Vive Gryon ! »
Conteur.

Ah ! ce fut une bien belle fête ! Oh ! fête de famille, tout intime. Mais personne n'y manquait. Comme dans les « Noces de Jeannette » :

Tout le village était là.

C'est « en Solalex » que les hommes forts de Gryon — il ne resta presque que des femmes et des enfants au village — sont allés chercher le bloc, dont quelques jours auparavant une délégation du Comité de l'Association Olivier avait ratifié le choix.

Tout le monde s'attela à la tâche. Lorsqu'on arriva à quelque distance du village, on trouva la musique, le sexe charmant et les enfants qui attendaient. Cris de joie; acclamations des deux parts. Puis, en avant la musique, et le joyeux cortège se mit en marche.

Près du grand bassin, à côté de l'église, un espace est clos par des mâts que relient des guirlandes de petits drapeaux multicolores. C'est là. Le bloc est installé au beau milieu. Un grand silence se fait. M. le député Amiguet-Massard, membre du Comité, exprime en quelques mots la joie de tous. La fanfare exécute encore un morceau. On chante la « Taveyanne ». Puis on se sépare jusqu'au jour de l'inauguration.

Et maintenant, M. Lugeon, à l'œuvre. Vous savez qu'il s'agit d'inaugurer le monument l'an prochain, la veille de la mi-été de Taveyanne.

« Pour ce jour-là, nous disait M. le syndic de Gryon, on prépare de bien belles fêtes. On mettra les petits plats dans les grands ! »

— Je vous crois, M. le syndic, je vous crois. A l'an prochain !

⁂

Et, puisque nous parlons de Juste Olivier, voici à son sujet quelques lignes adressées à l'*Educateur* par M. le pasteur Renaud, à Morrens.

Vieux souvenirs.

« Bien des personnes encore vivantes ont connu Juste Olivier. Taille un peu plus que moyenne, large d'épaules, il était le fils de son père par le caractère. Il tenait de sa mère cette figure aux traits fins et réguliers, cette mélancolie que reflétait toute sa personne, cette distinction qui frappait de prime abord. Dans l'intimité, il causait plutôt qu'il ne contait, et pourtant que d'anecdotes charmantes nous avons entendues de lui !

» C'était en 1841. Il descendait à Cully, à propos de l'obélisque de Davel, dont il avait composé les quatre vers, quand il rencontra, à l'entrée de la petite ville, un groupe de garçons qui chantaient : *Il est, amis, une terre sacrée.* — Ce n'est pas ainsi qu'on doit chanter ce chant, leur dit-il en les abordant. — On le sait aussi bien que vous, lui répond le plus alluré de la bande. — Tu crois? et sais-tu qui l'a composé? — Non. — Eh bien ! c'est moi, et voilà comment on doit le chanter.

» Comme pour chacun, on pourrait juger Juste Olivier par ses amis. Il venait quelquefois à Givrins avec son intime, le peintre Gleyre, qu'il tenait en très grande estime.

» Il racontait que le tableau de *La Bataille du Léman* achevé, Napoléon III fit demander à Gleyre de le lui céder au prix qu'il fixerait. — Non, répondit le peintre avec un noble et patriotique désintéressement, il est pour le Musée de Lausanne. — Donnez-nous au moins une copie, lui insinua-t-on. — Un peintre qui se respecte ne copie pas ses tableaux.

» Olivier racontait cela avec admiration.

» On avait invité les notabilités de la colonie suisse à une soirée aux Tuileries. Gleyre refusa, dit Olivier, et retourna l'invitation en disant : « Les républicains ne vont pas chez les rois ». Olivier et sa fille s'y rendirent et, racontait-il, l'empereur l'aborda et l'entretint pendant quelques instants, puis il adressa une question à Mlle Olivier, qui se trouvait à côté de son père. « Oui, Monsieur », répondit-elle, oubliant l'étiquette; cette réponse excita le fou-rire des assistants.

» Mais c'est surtout à ses souvenirs d'adolescence et de jeunesse qu'Olivier aimait à se reporter. Il admirait son grand-père, député au Grand Conseil, qui faisait à pied, au moins une fois par semaine, les quarante kilomètres qui séparent Eysins de la capitale.

» Tel était Juste Olivier : le type du Vaudois par son idéal élevé, sa vie intime et son désintéressement ».

⁂

M. Bersier, bibliothécaire cantonal et trésorier de l'*Association Juste Olivier*, reçoit toujours les inscriptions. Il n'en coûte que 2 francs par an.

Y s'y connaît. — La place d'équarrisseur de la commune de M''' était vacante.

Une brave femme vient présenter son fils comme postulant. Elle insiste beaucoup auprès du Syndic pour que celui-ci recommande le jeune homme à la Municipalité.

— Voyez-vous, dit-elle, si vous prenez mon fils, ces messieurs seront bien soignés.

Dialogue. — Jules, dors-tu ?

— Et si je ne dormais pas que me voudrais-tu ?

— Prête-moi trois francs.

— Eh bien, je dors.

— Mais tu parles ?

— Ah ! c'est que je rêve.

Pour la Galerie.

On entend parfois dire de X ou de Y, lesquels s'efforcent à montrer leur savoir, leur faconde, leur habileté, leur torse, etc., etc. : « Oh ! il pose pour la galerie ! » Et cette sorte de comédie perpétuelle se développe, semble-t-il, de jour en jour, parallèlement aux progrès de l'instruction superficielle acquise dans les revues et à certaines facilités financières qui permettent un luxe de pacotille à bon marché.

M. Untel, par exemple, aime à parler politique, il prévoit l'issue de la révolution russe, il est documenté sur le péril jaune, il a des « tuyaux » quant à l'influence anglaise en Afghanistan, il sait combien durera le ministère Clémenceau, il n'ignore aucun des articles secrets de la Triple alliance et on l'étonnerait énormément si on mettait en doute sa connaissance parfaite de la question balkanique. Ecoutez-le, au café. Il pérore, il affirme, il adjure, il s'échauffe, il prouve, il combat des hypothèses imaginaires et des oppositions illusoires. La galerie l'écoute, l'applaudit, l'admire. Il entasse bêtises sur bêtises, stupidités sur stupidités, hérésies sur hérésies, mais il les entasse si bien, si puissamment, avec un air de science si imperturbable et une conviction si réelle, que personne n'ose risquer un démenti, même une minuscule rectification...

Et, maintenant, ôtez-lui la galerie. Prenez-le solitaire, emmenez-le faire un tour sur Montbenon, dirigez la discussion sur le sujet préféré, sur cette merveilleuse politique dont il raffole, interrogez, sondez... Rien, rien, rien. Une vacuité navrante, un gouffre... La galerie absente, X. ne peut plus divaguer. A quoi bon ? Qu'en retirerait-il ? Votre opinion personnelle lui importe peu. Vous ne le glorifierez point, vous ne l'encenserez point, vous ne l'applaudirez point. Tandis que les autres, après la conférence, se disent : « Tout de même, c'est un rude gaillard, un tout malin ».

J'en connais un qui ne joue aux quilles que si le jeu est entouré d'un certain public et s'il se sent plus fort que ses partenaires; je l'ai même vu amener avec lui quelques bonnes têtes pour assister à ses triomphes et l'en féliciter. J'ajoute qu'il reçoit les compliments d'un air modeste, mais d'une modestie supérieure que l'on peut traduire aisément :

— Laissez donc ! Ce n'est rien. Ah ! si j'avais affaire à de forts joueurs, alors vous verriez quelque chose.

D'ailleurs les compliments ne lui suffisent pas. Il ne se contente point des hommages, il veut la présence de ceux qui les lui rendent. La parole sans les corps n'est rien ; il lui faut les corps ; le calorique dont il vit, dont il s'anime, dont il s'échauffe, dont il se grise, fuit par ses pores, se répand, se disperse, se perd, s'il n'a pas autour de lui l'assemblée, la foule, la galerie. Donnez-lui cette galerie, et vous l'aurez avec tous ses moyens, sa force de corps, sa faconde, sa blague ; privez-le, au contraire, de sa galerie, vous n'obtiendrez plus rien de lui ; vous aurez une intelligence médiocre, une verbosité terne, un être flasque. Il le sent à merveille lui-même, et il le sent mieux que personne : la galerie d'abord, tout ce qu'il vous plaira ensuite.

En somme, c'est un cabotin. N'a-t-on pas vu d'excellents acteurs faire *fiasco* complet devant une salle à moitié vide, oublier leurs rôles, chanter de travers, s'écrouler comme de bonshommes de neige fondus par le soleil. Ceux-ci je les comprends. L'art de l'acteur doit être soutenu par le public. Les applaudissements l'emballent, il se donne, il se livre. L'homme à galerie, fait de même, mais sans excuse, pour la gloriole et le plaisir de faire admirer sa bêtise grandiloquente et ses appréciations ignares. Il est perpétuellement sur les planches en quête d'un rôle à jouer.

Dans la rue, tout rassemblement l'attire, il y court, il y vole, il s'informe, il s'inquiète, il s'occupe, il joue bruyamment la mouche du coche, il ennuie les gens, il embarrasse, il bouscule, mais il fait tout cela d'une façon si particulièrement autoritaire, avec un air si sûr de soi-même, avec une importance si encombrante que les timides, les modestes, les calmes lui abandonnent le terrain. Sa grande joie, dans ce cas-là, sera